

ZIK ZAK et Ex NIHILO
présentent



B **A** **C** **K** **S** **O** **O** **N**

une comédie islandaise
déjantée de Sólveig ANSPACH



B **A**



Distribution

BAC FILMS

88, rue de la Folie Méricourt - 75011 Paris
tel : 01.53.53.52.52 / fax : 01.53.53.52.53

Presse

Marie-Christine DAMIENS
21, avenue du Maine - 75015 Paris
tel : 01.42.22.12.24

Zik Zak et Ex Nihilo
présentent

CK SOON

(SKRAPP ÚT)



UN FILM DE
SÓLVEIG ANSPACH

SORTIE LE 20 AOÛT 2008

1h32 - Dolby SR SRD - format 1.85

Dossier de presse et photos téléchargeables sur le site
www.bacfilms.com/presse
www.backsoon-lefilm.com



SYNOPSIS





Anna Halgrimsdottir vit à Reykjavik avec ses deux fils.
Lassée du froid islandais, elle décide de vendre son commerce
afin de pouvoir quitter l'île.

Son commerce, la vente de marijuana, est plus que prospère,
aussi veut-elle en obtenir un bon prix.
Le «repreneur» auquel elle va céder son téléphone portable
- objet magique sur lequel tous ses clients l'appellent - lui
demande 48 heures pour rassembler l'argent.

Pendant ces 48 heures, Anna va se trouver entraînée dans tout
un tas d'histoires ô combien islandaises ponctuées de rencontres
inattendues et loufoques : une jeune auto-stoppeuse irlandaise
folle de Dieu, un vague cousin dépressif, un étudiant français
fan d'elle et une oie qui sonne.

Alors qu'elle sillonne l'île d'un bout à l'autre, sa cuisine se
transforme en salle d'attente où ses clients, de plus en plus
nombreux, s'impatientent de son retour.



LISTES ARTISTIQUE



**Anna Hallgrímsdóttir
Didda Jónsdóttir**

**Raphaël, l'étudiant français
Julien Cottereau**

**Joy
Joy Doyle**

**Siggi
Ingvar E. Sigurdsson**

**Tómas, le frère d'Anna
Jörundur Ragnarsson**

**Ulfur, le grand fils d'Anna
Úlfur Ægisson**

**Krummi, le petit garçon d'Anna
Hrafn Barrett**

**Crane Man, le grutier
Frosti Jón Runólfsson**

**Kjartan, l'homme élégant
Benedikt Árnason**

**Marta, la boxeuse
Ólafía Hrönn Jónsdóttir**

**Le père américain d'Ulfur
Darren Foreman**





**&
TECHNIQUE**

Réalisation
Sólveig Anspach

Scénario
Sólveig Anspach
et Jean-Luc Gaget

Image
Bergsteinn Björgúlfsson

Son
Steingrímur E. Guomundsson

Montage
Anne Riegel

Montage son et mixage
Jean Mallet

Décors
Hálfdan Lárus Pedersen

Costumes
Marie Le Garrec

1ère assistante réalisation
Garún Daniélsdóttir

Scripte
Tuna Dís Metya

Maquillage
Póra Ólafsdóttir

Musique originale
Martin Wheeler
HJALMAR



Directeur de production
Hlin Johannesdóttir

Producteurs
Skuli Fr. Malmquist
et Pórir S. Sigurjónsson
Patrick Sobelman

une production
Zik Zak et Ex Nihilo

en coproduction avec
Bac Films

avec le soutien de
Icelandic Film Center
Eurimages
Centre National de la
Cinématographie



ENTRETIEN

avec **Sólveig Anspach**



Alors que certains s'offusquent qu'un chanteur français, censé représenter son pays à l'Eurovision, puisse chanter en anglais, comment vous situez-vous sur la carte géographique du cinéma mondial ? Votre nouveau film, BACK SOON, tourné en Islande, joué en islandais, dépasse-t-il les catégories figées de l'identité nationale ?

C'est vrai que je me sens un mélange de plein de choses : mon père est Américain, il est né à Berlin, sa mère était Roumaine, ma mère est Islandaise ; personne de ma famille n'est Français. Ma sœur et moi sommes nées en Islande, mais nous avons grandi en France. Ma mère y était venue faire des études d'architecture aux Beaux-Arts, et mon père après avoir fait le débarquement en Normandie en tant que soldat de l'armée américaine, est lui aussi allé aux Beaux-Arts y faire des études de peinture. C'est là qu'il a rencontré ma mère. Ils sont ensuite restés en France, après avoir fait une brève tentative pour vivre à New York où ils se sont mariés. À Paris, ils nous ont mis, ma sœur et moi, dans une école allemande, l'école Steiner. Tout ceci a fait que nous vivions à Paris, mais pas uniquement baignées dans la culture française. C'est peut-être une des raisons pour laquelle, depuis ma sortie de la Fémis, je me sens rarement proche des films français que je vois. Bien sûr, il y en a que j'aime mais je trouve souvent qu'ils sont très formatés.

C'est de cette tendance forte du formatage d'un certain cinéma français que vous cherchez à vous écarter ?

Avec BACK SOON, je voulais surtout tourner avec des gens dont j'avais envie, tout simplement. Pas avec des acteurs qu'on m'impose. Mon producteur islandais m'a tout de suite dit que j'avais deux options : soit tourner le film en américain, avec des acteurs américains, ce qui pouvait permettre au film de s'installer plus facilement sur le marché ; soit m'obstiner à le faire en islandais avec des acteurs islandais inconnus.



À partir du même scénario, on pouvait faire deux films très différents, en changeant simplement le casting et la langue. Or, pour moi, il était évident que ce film ne pouvait se faire qu'en Islande et en islandais. D'où la difficulté de trouver de l'argent pour le produire. 25 jours de tournage ont été accordés, c'était donc très court et dense mais il y a eu du coup une vraie énergie sur ce tournage. Étrangement nous n'étions jamais vraiment fatigués, et pourtant les journées étaient très longues puisque le film a été tourné au printemps, période où en Islande il n'y a pas de nuit !

D'où est venue l'envie de faire ce film ? Quelle fut l'étincelle de départ ?

J'avais déjà tourné en Islande mon précédent film, **STORMY WEATHER**. Après, j'ai écrit avec Jean-Luc Gaget, mon co-scénariste, une comédie qui s'appelle **CLAIRE N'EST PLUS AU GUATEMALA** sur laquelle on a travaillé longtemps sans arriver à la produire. Avec le temps qui s'étire à n'en plus finir, le désir de ce film s'est un peu perdu et en accord avec mes producteurs d'Agat films, j'ai lâché l'affaire. Jean-Luc et moi étions assez déprimés par ces deux ans de travail sans résultat mais comme on est tenace, on a réfléchi à un autre sujet. C'est à ce moment-là que je me suis dit que j'avais envie de faire un autre film en Islande, mais qui soit très différent du précédent. J'avais envie de retourner avec les actrices de mes précédents films, Didda Jonsdottir et Joy Doyle. Assez vite, l'idée de la présence dramaturgique d'un téléphone portable et de la revente d'un commerce s'est imposée. De fil en aiguille, le scénario s'est construit, jusqu'à cette situation saugrenue : le portable avalé par une oie !

À partir de là, on a essayé de décliner cette option : le portable est dans l'oie et après, qu'est ce qu'il se passe ? Cela nous a amusés, on a développé cette idée, encouragés par Patrick Sobelman, mon producteur français.



Au départ, il y a donc le désir de tourner dans un lieu précis, l'Islande, avec des acteurs précis. Est-ce que le registre de la comédie était voulu dès le départ ?

D'abord, je voulais me faire plaisir après les deux années difficiles passées sur le précédent projet. Je tenais à me lâcher dans un scénario sans carcan, assez rocambolesque, foncer sans avoir peur, en écrivant pour des gens que j'aime. J'imaginai des rôles pour des personnes que j'avais rencontrées là-bas, notamment des musiciens de la scène islandaise que j'avais croisés à Reykjavik. J'ai fait des photos, discuté avec plein d'artistes, acteurs, musiciens, écrivains... Peu à peu, chacun d'entre eux a apporté des choses à l'écriture du film.

Ensuite, c'est vrai, j'avais envie de faire rire. Dans mes films précédents, les gens étaient souvent émus, et cette émotion ils venaient m'en parler après la projection. Là j'avais envie d'entendre leurs réactions, d'entendre leurs rires. C'est la première fois que je m'essaie à ce genre, même si j'ai tourné pas mal de documentaires «comiques» : BARBARA TU N'ES PAS COUPABLE, LES BRAQUEUSES D'AVIGNON, etc. Je crois que ce vers quoi j'ai envie de tendre, c'est de raconter des histoires qui font rire, et en même temps qui sont tristes, parce qu'au final c'est souvent de ça qu'est faite la vie.



Le cinéma n'est-il pas selon vous une affaire de famille, une sorte de petite utopie collective, un esprit de bande ?

En tout cas, j'ai envie sur mes tournages d'arriver à cet état d'esprit. Chez moi, la maison est toujours ouverte, et quelque part, un film c'est un lieu d'où l'on parle, c'est un lieu de vie dans un certain espace temps. Depuis toujours, j'ai voulu faire des films. Faire un film est difficile, vous le «portez» pendant trois, voire quatre ans de votre vie, et puis vous le donnez aux gens en espérant qu'il aura la chance d'être vu, et que les choses que vous y avez mises seront reçues, comprises par ceux qui le verront... Je me suis dit qu'il fallait que je retrouve ce sentiment fort qui m'habite depuis toute petite. J'aime les gens, les filmer, les écouter, les mettre en situation, qu'ils aient envie d'offrir quelque chose d'eux au récit que je veux mener. Inventer des situations susceptibles de créer des événements. Pour BACK SOON, je tenais à écrire un scénario qui ait une structure, un squelette fort, autour duquel je pourrais broder avec les acteurs. Ce travail s'est fait avec Jean-Luc de manière très ludique.

Quand j'ai commencé à faire des films en sortant de la Fémis, j'étais secrètement inquiète lorsque des gens de l'équipe m'amenaient des idées que je jugeais bonnes : je me disais : «c'est moi qui aurais dû avoir ces idées, je suis le réalisateur...». Aujourd'hui, plus je fais de films, plus je pense l'inverse. J'ai l'impression que ce que j'essaie de créer, c'est un lieu où les gens vont avoir envie d'amener des choses, précieuses et nourrissantes pour le film. Évidemment, il ne s'agit pas de faire un film collectif, c'est moi qui trie, structure, choisis mais j'essaie d'intégrer le plus possible au film ce que les acteurs et mes collaborateurs me donnent. Sur BACK SOON, il y a eu un climat qui a permis ce partage. En plus du tournage (et sur ce film quasiment toute l'équipe était islandaise et je ne les connaissais pas), il y a des gens qui comptent dans mon travail depuis toujours : Martin Wheeler pour la musique, Anne Riegel pour le montage, Marie Le Garrec pour les costumes, Mireya Samper pour les repérages... Ils m'accompagnent depuis longtemps.



Vous soignez aussi beaucoup le filmage et laissez une grande liberté à vos acteurs. Comment articulez-vous ces deux plans de l'écriture et la liberté que vous vous accordez par rapport au scénario ?

Le scénario ne doit pas écraser le film. Tourner le scénario ne m'intéresse pas, cela ne me nourrit pas assez. Ce que j'aime, c'est quand il y a de la vie, c'est là que ça devient magique, et que pour moi, c'est vraiment du cinéma. Pour que cela advienne, il faut que le «cadre» soit ouvert. Je me demande à chaque fois : «dans cette séquence, qu'est-ce que tu voulais dire et ce qui a été inventé va-t-il dans le sens de la scène ?». Cette manière de travailler m'a apporté beaucoup de liberté et de bonheur.

Est-ce que le fait de tourner en HD a changé votre rapport à la mise en scène ?

Oui, vous voyez immédiatement ce que vous filmez, c'est très rassurant et pratique. Sur le tournage de STORMY WEATHER, j'envoyais les bobines en France et je voyais les rushes deux semaines après, avec toute l'angoisse que cela suppose. Et puis, la HD déstresse par rapport à la nécessité de faire peu de prises : mes films sont en général assez fauchés, ce qui m'empêche de faire de nombreuses prises. Là, je pouvais faire ce que je voulais, même si les contraintes de temps (peu de jours de tournage) ont fait que je n'ai pas pu abuser du nombre de prises. Mais j'avais une vraie liberté, notamment dans la possibilité de laisser durer les scènes, jusqu'à ce que quelque chose de surprenant surgisse. Des choses très drôles ont pu naître ainsi à l'image.



Vos films sont assez difficilement identifiables car ils semblent nourris de plein de choses différentes, de croisements, à l'image de votre double identité américano-islandaise. Où vous positionnez-vous sur la carte du cinéma mondial ? Revendiquez-vous des héritages, des filiations ?

Il y a des cinéastes dont j'admire le travail : les frères Dardenne, Ken Loach, Patrice Chéreau, Jacques Audiard, Bruno Dumont... Quand je vois leurs films, je me dis que le cinéma a un sens, mais cela n'a rien à voir avec moi et les films que je fais, ni dans les sujets, ni dans la forme.

Mais d'où vient la part de fantaisie qui habite votre film ?

Des gens ! Ce qui est dans ma tête, c'est la vie, ce que j'entends au café, au marché, dans le métro, les gens que j'ai rencontrés ou observés. La fantaisie me touche. La singularité aussi. J'aime les choses surprenantes, décalées voire absurdes. Plus la comédie est ancrée dans le réel, plus je trouve ça drôle.

BACK SOON mélange plein d'éléments, qui peuvent se rattacher au western, à la comédie italienne, aux films plus contemplatifs... C'est aussi une sorte de «road-movie». C'est ce sentiment de liberté qui semble le plus approprié pour le définir, non ?

C'était le désir de ce film. Les gens autour de moi qui ont vu le film disent : «c'est un film qui fait du bien, parce qu'il est libre, parce qu'il donne de l'énergie, du courage». Le ton très bizarre, unique, est sa force, je pense.



Quelles ont été vos intentions dans le choix des plans et des lumières, magnifiques ?

Je voulais que les ambiances soient assez sombres dans les scènes d'intérieur, et que dès qu'on sorte de la maison, un halo de lumière puissant surgisse. Je voulais ainsi insuffler un rythme à la narration par le biais de la luminosité. Je voulais aussi qu'on découpe beaucoup le film pour ne pas être dépendante de trop de plans séquences. Je trouve cela plus efficace pour le film car parfois, dans les plans séquences, les acteurs dans le champ ne sont pas tous bons en même temps, surtout lorsqu'on met en présence des comédiens et des non comédiens. Cela m'arrangeait de découper pour choisir ainsi les meilleures scènes pour chacun.

Filmer la nature resplendissante et imposante de l'Islande faisait-il partie de votre désir ?

J'ai quelque chose de viscéral avec ce pays. C'est fort, beau et violent, tellement c'est écrasant. Du coup, les gens sont comme ça aussi. Ils sont déchaînés, excessifs, maniaco-dépressifs. Il y a énormément d'alcoolisme et de suicides en Islande. Les Islandais parlent peu, ils écrivent, ils chantent, sont dans l'action, ils plongent comme s'ils plongeaient dans la mer. Il y a quelque chose de très impulsif chez eux, et ça, ça me ressemble. J'ai besoin que cela avance tout le temps, j'ai ça en moi.

Les personnages féminins sont en première ligne dans tous vos films, y compris dans les titres (de Sandrine à Barbara). Pourquoi ? Qu'est-ce qui les rapproche ?

Même si cela change beaucoup avec une nouvelle génération de femmes cinéastes, j'ai longtemps trouvé que le cinéma français donnait peu de rôles intéressants aux femmes. Et même aujourd'hui, donner le premier rôle à Didda, avec son drôle de corps, sa curieuse tête, ça ne va pas de soi. On veut voir des femmes avec des visages lisses, il faut qu'elles soient belles, désirables. On ne se pose pas les mêmes questions pour les hommes. Pour moi, c'est important de filmer des femmes qu'on ne montre pas habituellement à l'écran.

Au-delà de leur féminité, vos personnages sont aussi caractérisés par le goût de la marginalité.

Mes personnages transportent avec eux des histoires fortes. J'aime bien les histoires de conflits, les intrigues, les personnages puissants. Pour le coup, ces personnages à la marge ne me ressemblent pas. Mais leur écart avec la norme sociale m'intéresse d'autant plus. Je suis plutôt respectueuse de la loi. Ce qui m'émeut, ce sont les gens qui vivent des moments difficiles et qui sont obligés de réfléchir plus que les autres. En étant amené à résoudre des problèmes, on devient inventif. Les marginaux sont souvent des gens intéressants, quand en plus ils sont drôles... Didda est une belle guerrière.

Elle est porteuse d'une curieuse marginalité, non ?

Je trouve que la vie est injuste, et encore plus pour les femmes. C'est pour cela que cela me plaît de donner un rôle principal à une femme comme elle. Même à Reykjavik, elle effraie les gens. Elle écrit des poèmes assez durs, porno, féministes. Avec *STORMY WEATHER*, elle a gagné le César Islandais de la Meilleure Actrice. Il n'y a pas un seul réalisateur qui lui ait proposé un rôle depuis, et je pense que c'est parce qu'elle fait peur. Après avoir été serveuse, elle gagne aujourd'hui sa vie en tant qu'éboueuse.

Envisagez-vous une suite à ces curieuses aventures ?

Le tournage s'est tellement bien passé que j'ai envie de faire une suite et de tirer le fil de tous ces personnages. Nous avons donc écrit le traitement d'un second, et le synopsis d'un troisième, afin de mettre en œuvre une sorte de trilogie. Jean-Luc Gaget est très fort pour la structure, alors que moi, j'ai tendance à partir dans tous les sens. Lui, il est à la fois carré et hilarant. On a un humour qui se répond bien.





FILMO

de Sólveig Anspach

<http://solveig-anspach.com/>

Sólveig Anspach est née à Vestmannaeyjar (Islande), d'un père américain et d'une mère islandaise.

Diplômée de la FEMIS (1989, section réalisation - première promotion).

Sólveig Anspach prépare actuellement LOUISE MICHEL, téléfilm pour France 2 avec Sylvie Testud, et écrit SOON COMING, la suite de BACK SOON.





Fictions :

- 2007 BACK SOON**
- 2004 JANE BY THE SEA (court métrage)**
- 2003 STORMY WEATHER**
(long métrage avec Didda Jónsdóttir et Elodie Bouchez)
- 1999 HAUT LES CŒURS !**
(long métrage avec Karin Viard et Laurent Lucas)
- 1993 VIZIR ET VIZIRETTE (court métrage)**

Documentaires :

- 2006 MANON, MONTREUIL-SOUS-BOIS, FRANCE**
(court métrage dans la série «Gens d'Europe»)
- 2006 DIDDA, REYKJAVIK, ISLANDE**
(court métrage dans la série «Gens d'Europe»)
- 2005 LE SECRET (76')**
- 2004 FAUX TABLEAUX DANS VRAIS PAYSAGES ISLANDAIS (55')**
- 2002 LA REVUE : DESCHAMPS / MAKEÏEFF (75')**
- 2001 REYKJAVIK, DES ELFES DANS LA VILLE (58')**
- 2001 MADE IN THE USA (long métrage cinéma)**
- 1998 QUE PERSONNE NE BOUGE ! (58')**
- 1997 BARBARA, TU N'ES PAS COUPABLE (52')**
- 1995 BISTRİK, SARAJEVO - court métrage**
- 1995 SARAJEVO, PAROLES DE CASQUES BLEUS (45')**
- 1995 BONJOUR, C'EST POUR UN SONDAGE (58')**
- 1992 SANDRINE À PARIS (52')**
- 1991 KJALVEGUR (court métrage)**
- 1990 LES ILES VESTMANNAEYJAR (VESTMANNAEYJAR)**
(court métrage)
- 1989 PAR AMOUR (court métrage)**
- 1988 LA TIRE (moyen métrage)**

BACK SOON

et ses protagonistes
de tous genres...



Didda Jónsdóttir

Anna Hallgrímsdóttir, la tenancière d'un petit commerce

Didda est une rockeuse et chante dans le groupe MINA RAKASTEN, qui veut dire *Je t'aime* en finlandais. Par ailleurs, elle est connue pour ses poèmes érotiques et féministes. Je l'ai rencontrée, il y a cinq ans, dans un bar de Reykjavik. Elle jouait Loa, aux côtés d'Elodie Bouchez, dans mon film précédent : **STORMY WEATHER**. Elle n'avait jamais joué auparavant et elle a obtenu pour ce rôle le César Islandais de la Meilleure Actrice de l'année. Grâce à ça, elle gagne désormais sa vie comme éboueuse... Pour information, Didda se prononce [Détta] dans la langue des Vikings.

Julien Cottereau

Raphaël, l'étudiant français fan d'Anna

Julien était le petit frère de Karin Viard dans mon premier film, **HAUT LES COEURS !** Il a longtemps travaillé pour le Cirque du Soleil. Désormais, il est son propre clown dans son propre spectacle, **IMAGINE TOI**, pour lequel il a eu son propre Molière en 2007. Il est le seul comédien français du film et je crois qu'il se souviendra longtemps de sa rencontre avec l'explosive Didda !



Joy Doyle

Joy, l'irlandaise folle de Dieu

Joy est irlandaise, elle était collégienne à Dublin quand je l'ai rencontrée. Elle a joué Jane dans mon court-métrage **JANE BY THE SEA**, que j'ai tourné à Cork. Aujourd'hui, elle travaille dans une station essence et apprend le métier d'éclairagiste. Très douée mais peu ambitieuse.





Ingvar E. Sigurdsson

Siggi, le suicidé qui se râte

Ingvar est l'acteur islandais n°1. Il joue au cinéma et au théâtre, où il enchaîne rôle après rôle. Dans **STORMY WEATHER**, il jouait l'époux de Didda. Ingvar est un peu notre Bruce Willis islandais et il a beaucoup aimé jouer le rôle d'un homme qui passe son temps à dormir, dans sa ferme, dans une brouette, puis à l'hôpital... Ingvar et Didda se connaissent depuis la maternelle.

Olafía Hrönn Jónsdóttir

Marta, la boxeuse

Olafur Darri

le vétérinaire qui aime les Polonais

Olafía et Olafur sont, avec Ingvar E. Sigurdsson, les trois acteurs les plus connus d'Islande. À eux trois, ils ont le plus grand placard de César de l'île. Olafía tricote pour de vrai. Olafur aime les Polonais pour de vrai aussi.



Jörundur Ragnarsson

Tomas, le frère d'Anna



Jörundur est un acteur islandais de la nouvelle génération. L'an dernier, il a obtenu un César islandais pour un téléfilm dans lequel il joue un garagiste de nuit. Et ce qui ne gâche rien, il est le fils du frère d'Ingvar, bref son neveu.

Ce qu'il sait de la vie, il l'a appris de sa nouvelle amie Didda.

Benedikt Arnason

 l'homme élégant

Élégant, Benedikt l'est à la ville comme à l'écran. Pour preuve, il a tenu à choisir lui-même ses chaussettes pour le film ! Il est acteur et metteur en scène de théâtre, très connu à Reykjavik ainsi qu'à Acapulco (qui n'est pas en Islande).



Krummi & Ulfur

les fils d'Anna

Krummi, le petit, et Ulfur, le grand, jouent les fils d'Anna et sont, en vrai, les fils de Didda. Krummi veut dire *petit corbeau*, et Ulfur signifie *loup*. Didda a leurs prénoms tatoués sur ses poignets. Ils n'ont pas encore de César, leurs placards manquent de place. Mais je suis optimiste.

Darren Foreman

le père américain d'Ulfur

Darren est un acteur américain installé en Islande par amour du pays et de certaines de ses femmes. Il fait aussi le coach pour les acteurs islandais qui jouent dans des films américains qui se tournent régulièrement en Islande, comme par exemple, le film de Clint Eastwood : **MÉMOIRES DE NOS PÈRES**, qui a eu plus d'Oscars que de César.



Stefan Hallur

le repreneur du petit commerce d'Anna

Stefan est un vrai acteur, le seul qui lors des essais pour le rôle a vraiment osé regarder Didda dans les yeux. Il vient de changer d'appartement car l'ancien manquait de placards. Il a eu raison.

Frosti & Krummi

les «clients» d'Anna

Ils sont musiciens et leur groupe s'appelle MINUS mais ils sont loin d'être nuls. Frosti, qui joue le guitariste, a travaillé avec des groupes de danse ; quant à Krummi, le très tatoué, il est aussi comédien et vient de décrocher le rôle de Jésus dans **JÉSUS CHRIST SUPERSTAR**.



Ottar Proppé

le client chirurgien

Ottar Proppé, bien connu de la scène musicale de Reykjavik, chante du hard rock sous le nom de DR SPOCK. Les musiciens de son groupe ont ceci de particulier : ils portent sur scène des gants de caoutchouc roses...

Rien que pour ça, il n'a pas eu de mal à décrocher le rôle. Par ailleurs il s'occupe d'importer de la littérature étrangère pour la librairie du centre ville.

Grande est son érudition donc.

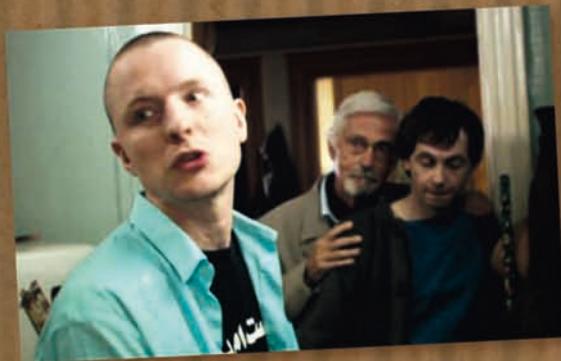
Information de toute dernière minute : Ottar Proppé est arrivé 2ème au Concours de l'Eurovision cette année pour représenter l'île, mais le comité de sélection a été effrayé par son collant rose assorti aux gants en caoutchouc.



Erpur

le slameur

Erpur est le slameur n° 1 du pays, son groupe s'appelle XXX ROTWEILERHUNDAR. Au début, il était beaucoup trop cher pour le film. Finalement il l'a fait pour presque rien et voulait être là tous les jours. On a fini par s'en débarrasser en lui donnant des fausses adresses de tournage.



David

l'artiste peintre spécialiste du recyclage

Hölli

celui qui propose d'ouvrir une chaîne de fast-food «Baleine et Chips»

Tinna

la fille qui ne veut pas tuer l'oie

Svanhvit

la fille qui ne veut pas tuer l'oie car elle a peur qu'elle soit la réincarnation de son père qu'elle a déjà tué une fois

Ces quatre-là étaient les personnages de mon documentaire DES ELFES DANS LA VILLE. Il faut aussi savoir que Hölli a créé une bédé, dont les feuillets passent quotidiennement dans la presse islandaise. Cette bédé a été publiée par Pinguin et adaptée au Théâtre National de Reykjavik et jouée pendant un an. À guichets fermés, s'il vous plait !



Sverrir Gudjonsson

le chanteur sur lequel Raphaël a des hallucinations

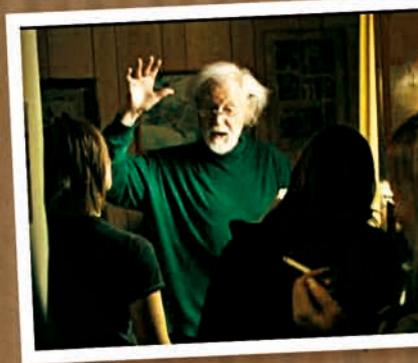
Sverrir est un grand chanteur d'opéra, assez hallucinant. Malgré mon inquiétude liée à son immense notoriété (c'est une star internationale), Sverrir n'a pas hésité une seconde à jouer un client d'Anna, c'est-à-dire un fumeur de pétards.



Thor Vilhjalmsson

le poète qui clame ses rimes lors de la fête

Thor est le grand poète du pays, traduit dans de multiples langues, et publié en France chez Actes Sud. Son livre le plus connu a pour titre : **LA MOUSSE GRISE BRÛLE**. Tout un programme ! Lecture conseillée. Pas de César dans ses placards, mais de nombreux prix littéraires.



Geirmundur Vilhjalmsson & Heisi

le directeur de la prison et son fils

Heisi est le vrai fils de Geirmundur et à eux deux, ils dirigent «vraiment» cette prison, qui avant eux était dirigée par les parents de Geirmundur, une affaire de famille... Je les ai rencontrés alors que je tournais dans leur prison une séquence de mon documentaire, **FAUX TABLEAUX DANS VRAIS PAYSAGES ISLANDAIS**. À ce jour, leur prison peut accueillir quinze détenus, mais des travaux ont été entrepris pour en accueillir trois de plus. Il faut savoir que le fils de Geirmundur est le 2ème homme le plus fort du pays. Par ailleurs, il chante dans une chorale et fait aussi de la sculpture sur pierre. Leurs placards manquent de César pour l'instant, et je dois dire que je ne suis pas très optimiste...



HJALMAR

le groupe de reggae de la fin du film

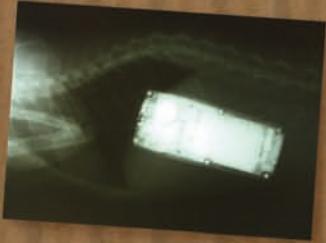
HJALMAR est le plus grand groupe de reggae islandais, têtes rousses et yeux bleus. Sigurdur, le leader du groupe, a souvent essayé de m'éviter pour échapper aux répétitions, mais je le retrouvai toujours dans un bar ou un autre... Facile, il mesure plus de deux mètres et a beaucoup de mal à passer inaperçu. De plus, comme tous les Islandais, il ne peut pas se tenir longtemps éloigné des bars de la ville.



Konia 275T

joue lui-même, le portable du film

Bien résistant, il est équipé d'une batterie longue durée. Il n'a été ni maltraité, ni avalé pour de vrai. Ni par une oie ni par une autre...



Les oies

qui jouent les oies ont été couvées et élevées tout spécialement pour le film. Nous avons dû aller les chercher dans un fiord du Nord de l'île, à cause de la grippe aviaire qui les avait rendues rares.



En résumé :

Les oies sont vraies, le corbeau est faux, et les baleines ont été coupées au montage, contrairement à l'agneau qui a eu la bonne idée de naître devant notre caméra.



BAC
FILMS

